

Ces deux opinions peuvent se soutenir, mais la mienne est indiscutable. Si la population de ce pays est décimée par l'émigration, on ne doit s'en prendre qu'à la fièvre jaune, ou du moins à la terreur qu'elle inspire.

Du reste, je remarque que ce mois d'avril est particulièrement favorable aux immigrants; il en arrive à New-York que c'est une bénédiction; l'Amérique vient d'en débarquer cinq cents.

La vieille Europe d'où ils nous viennent n'a plus que des larmes pour ceux qui ont faim; son industrie est dans le marasme, son agriculture est insuffisante, de puissantes manufactures ont fermé leurs portes, les capitalistes murmurent, les gouvernements se bouchent les oreilles, et, finalement, les désespérés viennent en Amérique.

Il est vrai que sur ce continent la terre ne manque pas, et encore moins les cultivateurs; mais le commerce, se figure-t-on qu'il soit assez prospère pour satisfaire tous ces nouveaux venus?

En examinant de près la situation financière du pays, on voit bien que les désastres de 1873 ne sont pas encore réparés: que de ruines amoncées, que de banques en déroute, que d'escrocs et que de victimes! Je crois que les États-Unis n'ont rien à envier à l'Europe sous ce rapport.

Elle aussi a cru à la marche incessante du progrès, aux miracles de la mécanique, aux enchantements de la chimie et des grandes découvertes.

Franklin a vaincu la foudre; Morse, encore plus *smart*, s'en est servi de messager fidèle; Edison a promis de supprimer la nuit et de faire pâlir les étoiles; un quatrième savant, plus hardi, proposera peut-être aux Américains d'escalader le ciel.

Aujourd'hui, personne n'a plus d'illusions; le doute, ce fruit amer de l'expérience, est descendu dans toutes les âmes.

Si, malgré tant de désordres, il existe encore des Américains qui se croient encore le premier peuple du monde, cela tient surtout aux douces flatteries que des voyageurs en chambre ou des économistes enthousiastes leur ont prodiguées.

Peut-être que ces *gentlemen* ne pensent pas un traître mot de ce qu'ils disent ou écrivent; sans doute ils se laissent emporter sur les ailes de Pégase afin d'arrondir noblement une période.

Ainsi, par exemple, M. Michel Chevalier, dans ses *Lettres sur l'Amérique du Nord*, a poussé l'hyperbole jusque dans ses dernières limites; j'y trouve ce passage qui donne le vertige:

Qui peut dire que les deux grandes figures qui, aujourd'hui, se dressent aux deux bouts de l'horizon, la première à l'Orient, un pied sur Moscou et l'autre prêt à se poser sur Constantinople; la seconde vers le Couchant, à demi cachée encore par les immenses forêts du nouveau monde, et dont les membres allongés s'étendent des bouches du Saint-Laurent à celles du Mississipi; qui peut dire que ces deux jeunes colosses qui se regardent d'un bord à l'autre de l'Atlantique, et se touchent sur les bords du Pacifique, ne se partageront pas bientôt la domination de l'univers?

On comprend qu'après une tirade si bien réussie, un Américain doit se pousser du col; rien ne lui semble impossible, pas même d'expédier de la poudre et des armes aux Zoulous.

Parmi les écrivains qui se sont occupés des États-Unis, je remarque encore M. Philarette Chasles et M. E. Laboulaye, l'auteur de *Paris en Amérique*. Les deux volumes qu'ils ont écrits sur ce pays transportent l'imagination jusqu'au septième ciel. Le premier de ces auteurs déclare que chaque ouvrière des filatures de Lowell possède au moins sept robes de soie; le second sursurcroît encore par des exagérations de toutes sortes; il y a de quoi en devenir fou d'admiration.

Que d'émigrants, en lisant ces pages, ont dû s'embarquer pour avoir leur part de cet Eldorado et de ces cascades de dollars! Ils ne savent pas, ces pauvres naïfs, que ces deux savants écrivains, si bien renseignés sur les mœurs, les coutumes et les richesses des États-Unis, n'y avaient jamais mis les pieds.

La position des nouveaux débarqués est certes très-précaire, ceux surtout qui pré-

tendent vivre en travaillant pour l'industrie.

Mais, si la protection n'existait pas, elle serait impossible. Grâce à elle, les soieries, les fleurs artificielles, les gants, les bijoux, les montres, les chaussures, et une foule d'autres articles, jadis importés, se fabriquent maintenant sur une grande échelle aux États-Unis.

Quoique le commerce de ce pays doive en souffrir, je ne puis m'empêcher de conseiller aux Canadiens de persévérer dans la protection. Puisque les Américains ont payé leurs dettes avec ce système, je ne vois pas pourquoi leurs voisins immédiats s'en trouveraient plus mal.

Les plus belles batailles modernes sont celles de l'industrie. Un poète qui voudrait se donner la peine d'étudier les savantes tactiques des rois du commerce et de la finance, pourrait composer un joli poème épique sur ce sujet.

Les cotonnades de l'Angleterre, ses fers, son charbon, sont à eux trois toute une armée qui peut faire plus de ravages qu'une nuée de barbares. Demandez aux Espagnols et aux Portugais ce qu'ils en pensent, et voyez ce que vaut leur industrie, grâce au libre échange.

Les produits français mignons et séduisants, ces soieries, ces objets de luxe, ces bons vins, ne sont pas aussi désastreux; cependant, malgré leur air innocent, ils sont fort dangereux. C'est comme une armée de jolis pages et d'amazones qui s'introduiraient dans une place de guerre; la garnison, surprise par tant de grâce, n'aurait plus le courage de se défendre.

La France et l'Angleterre, ces deux colosses du commerce, sont naturellement libre-échangistes. Dans les grands tournois industriels, elles sont les premières à jeter le gant à leurs adversaires, étant sûres de les vaincre, elle ne craignent pas de se mesurer avec eux.

Moins versés dans l'art de la fabrication, les jeunes nations—si elles veulent vivre et lutter—sont obligées de revêtir l'armure du moyen-âge de la protection.

A première vue, cela les fait paraître bizarres; on les accuse de s'entourer d'une muraille de Chine, de méconnaître la loi du progrès et de la fraternité humaine, que sais-je...?

Il faut laisser dire et mettre à profit ce temps de répit en travaillant beaucoup.

C'est une phase nécessaire dans la vie des nations. La France n'eut pas fondé sa vaste industrie du sucre sans la protection; et, sans elle, les États-Unis n'auraient pas Lowell ni Fall-River, ces rivales de Manchester, ni Patterson ni Hoboken, ces deux jeunes reines de la soie.

La protection n'est pas un but, ce n'est qu'un moyen.

Une nation qui voudrait s'enfermer éternellement avec elle-même, sans jamais avoir le courage d'ouvrir largement ses frontières à ses voisines, s'asphyxierait moralement et matériellement.

Après l'âge ingrat, les peuples comme les individus doivent, sous peine de mort, atteindre à la virilité.

Et la virilité, c'est le libre échange.

ANTHONY RALPH.

## NOUVELLES DE LA CHAMBRE

Les députés ayant tous fait leurs pâques, se sont remis à la besogne avec une nouvelle ardeur. Les altercations qui ont eu lieu entre certains membres sont de nature à faire croire que tous ne se sont pas dépouillés du vieil homme. C'est aussi l'opinion de l'hon. M. Letellier, qui est convaincu que ses ennemis ne l'aiment pas plus qu'auparavant.

On a remis le tarif sur le gril, mais c'est en vain que les chefs libéraux cherchent à le faire brûler à petit feu; il résiste à tout, sort victorieux de toutes les épreuves. C'est à propos de la taxe sur la farine, le blé et le charbon qu'il a subi les plus rudes assauts. Ce sont ses points faibles aussi, surtout au point de vue de la province de Québec.

Lorsque la taxe de 15 cents sur le blé fut soumise à l'adoption de la Chambre, M. Houde proposa que cette taxe fût enlevée en temps de disette ou de rareté du blé.

Sir John ayant dit que le gouvernement acquiescerait à ce désir, M. Houde retira son amendement.

M. Fiset proposa alors, secondé par M. Bourassa, que la taxe sur le blé fût retranchée, et parvint à réunir 61 voix en faveur de cet amendement contre 109. Un seul libéral vota contre cet amendement, M. Brown, et sept ou huit conservateurs, entr'autres MM. Bolduc, Bourbeau, Désaulniers, Landry, Méthot, Tellier et Vallée, votèrent pour.

M. Vallée, député de Portneuf et rédacteur du *Courrier du Canada*, proposa que la taxe de 50 cents sur chaque baril de fleur fût retranchée.

La majorité du gouvernement sur cet amendement sera, sans aucun doute, moins forte que sur celui relatif à la taxe du blé.

Cette diminution de majorité a fait du bien à l'opposition, mais ce seront probablement les seules joies qu'elle aura pendant cette session.

M. Fortin, député de Gaspé, a proposé, à propos de l'application et la distribution de l'indemnité qui a été payée par les États-Unis en vertu de la décision de la Commission d'Halifax, des résolutions importantes. Après avoir affirmé que le droit de pêche accordé aux Américains dans les eaux canadiennes fait un tort considérable à nos pêcheries, il termine comme suit:

Que nos pêcheries et nos pêcheurs ont souffert considérablement en conséquence de cette session;

Que, pendant tout le temps que ce traité a duré, il n'a été dépensé aucune somme d'argent pour l'amélioration ou le développement de nos pêcheries maritimes, ou pour faciliter les travaux de nos pêcheurs;

Qu'il n'est que juste et équitable que ce qui vient des pêcheries retourne aux pêcheurs;

Que, pour les raisons ci-dessus, cette Chambre est d'opinion que le montant de l'indemnité des pêcheries devrait entrer dans le trésor public comme un fonds spécial, et que l'intérêt de ce fonds soit employé à repeupler les bancs de pêche qui sont épuisés, et à donner le plus grand développement possible à nos pêcheries maritimes.

Voilà, il faut l'avouer, une excellente idée, et M. Fortin est homme à la faire valoir.

## LA JEUNE-LORETTE

(Pour faire suite à *Tahourouché*)

(Suite)

Encore, ne faut-il pas trop s'épanouir, car évidemment, la race huronne, tant vigoureuse qu'elle soit, devra finir par être absorbée, par se perdre dans le grand courant canadien-français vers lequel elle incline, auquel elle porte goutte à goutte le tribut de son sang généreux; mais, au moins, pouvons-nous dire dès maintenant, qu'aussi loin qu'on suivra les traces de ce sang, il sera respecté, honoré, parce qu'avant de s'extravaser il aura été purifié et régénéré par le christianisme, par l'instruction, par le travail. Une bonne part du mérite de cette transformation reviendra, devant l'histoire, à notre grand-chef *Tahourouché*, aux Vincent, aux Sioui, aux Gros-Louis, etc.

\* \*

Nous avons connu Paul comme chef, citoyen, commerçant, homme d'initiative, il nous reste à l'apprécier comme père de famille, ami et gai compagnon.

Par un dimanche du mois de septembre dernier, j'allais le saluer, en compagnie de trois officiers français de la frégate le *Laplace*, alors dans le port de Québec.

Nous trouvâmes le grand-chef assis à la porte de son cottage, à côté de son aimable compagne, entouré de ses enfants et petits-enfants. Du plus loin qu'il m'aperçut:

—*Quaig! quaig! oiataro!* me cria-t-il.

—*Quaig! quaig!* lui répondis-je.

—Que vous dit-il là? me demanda un de mes compagnons (M. de Court..., je crois), avec une certaine hésitation... de marche.

—Oh! ne craignez rien, lui répondis-je; l'amitié chez nous est sonore autant que sincère; elle s'annonce de loin. *Quaig! quaig! oiataro!* se traduit en français par: "Bonjour! bonjour! mon ami!" Madame

Picard, de sa voix si douce qu'on dirait une note du plus harmonieux instrument, reprit aussitôt après le chef:

—Arrivez, mes amis, vous êtes les bienvenus.

Je présentai ces messieurs tout ébahis, moins du cordial accueil que nous recevions que de la vue du groupe à la fois pittoresque et gracieux qui s'offrait à leur examen.

Paul, tête nue, montrait son front large, couronné de cheveux grisonnants, sa figure ouverte et franche, éclairée d'un regard où perce la finesse, à peine émoussée par l'âge de son sourire. Il était vêtu d'une redingote de drap bleu à boutons dorés, avec pantalons noirs: son costume ordinaire de bourgeois. Le lieutenant Martin me dit tout bas:

—Je suis de Picardie; eh bien! je n'ai jamais vu de *Picard* aussi beau que celui-ci.

Madame Picard est de petite taille, quoique bien prise, élégante dans ses manières, l'œil vif et aimant, le cœur sur les lèvres: elle s'habille à l'ancienne mode de la tribu: mantelet et jupe courte, tombant un peu au-dessous du genou, avec la jambe couverte de guêtres ou mitasses, de drap, de soie. Il vous faut admirer quand même son pied, si petit, qu'il tiendrait dans la main d'un enfant, qu'une femme de mandarin chinois en pleurerait d'envie rien qu'en l'apercevant. La flûte ou le hautbois n'ont pas de son plus velouté que le son de sa voix. Lorsqu'elle sort pour se rendre à l'église, elle jette sur sa tête une couverture de laine noire qui la couvre jusqu'aux pieds; s'il lui faut aller en ville, en été, elle se coiffera d'un chapeau de soie (*de castor*) à forme basse, à larges bords, faisant un fort gentil effet. Madame Picard dépasse la soixantaine, mais à la voir, à l'entendre surtout, on ne lui donnerait pas plus de quarante ans, tant elle est d'humeur gaie et riieuse.

La famille se compose d'un fils et de trois filles. Le fils, *Paul*, a fait des études classiques au petit séminaire de Québec, a pris la profession de notaire, s'est fait depuis, par goût, dessinateur au département des Terres de la Couronne, où il compte des émules, des rivaux peut-être, mais pas de supérieur dans son art. Marié à Mlle *Jana Smith*, il y a quatre ans, il est le père de trois enfants, dont un seul (âgé de quelques mois) vit aujourd'hui. Le jeune *Paul*, qui compte trente-quatre ans, habite la maison du grand-père (*OndaSonhont*), en face de celle du grand-chef, son père. Pour être notaire et artiste, il ne cesse pas d'être bon chasseur, et surtout bon pêcheur. Depuis l'aqueduc jusqu'à la chute de *Lorette*, distance de quinze arpents, cailloux, rochers, racines, ombrages, remous, haïs, battures, raccrocs, courants, chutes, filets d'eau, eaux froides, accores, trous de fond, repères de poissons blessés, rien ne lui échappe. Il devine une truite à l'avance; il vous dira volontiers: "J'en prends deux ici, trois, quatre là-bas." Allez voir, si vous pouvez le suivre, sautant d'un caillou à l'autre, et vous reconnaîtrez qu'il ne ment pas.

Marguerite, l'aînée de la famille, née le 16 septembre 1840, aujourd'hui madame *Zéphirin Duhamel*, maître de poste au Parlement provincial, est mère de trois filles: *Laure*, *Henriette* et *Marguerite*, qui figurent agréablement dans le groupe.

M. Duhamel est un homme d'un mérite éprouvé, parce qu'après avoir perdu sa mère, étant encore enfant, il a vu son père s'éloigner de lui pour aller tenter la fortune aux États-Unis, où il est encore. A proprement parler, il n'a jamais réchauffé ses mains, encore moins son cœur, à la douce et vivifiante chaleur du foyer domestique. L'archevêque *Turgeon*, son oncle, lui a fait faire des études au petit séminaire de Québec, mais cet appui généreux lui a manqué dès qu'il est entré dans le monde, au moment de la lutte sur le terrain de la vie active; en sorte qu'on peut dire qu'il s'est formé de lui-même, qu'il s'est élevé à force de bras à la position honorable qu'il occupe aujourd'hui.

Voici une enfant bien intéressante, *Clémentine Gourdeau*, fille de feu M. *Gourdeau*, ex-capitaine du *Napoléon III*, et de *Clémentine Picard*, tous deux morts,